Giuseppe Ungaretti et l'épreuve de la traduction

Emilio Sciarrino

Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS / ENS

Bien que ses textes publiés directement en français datent surtout des deux premières décennies du XX^e siècle [1], l'œuvre de Giuseppe Ungaretti est entièrement caractérisée par un incessant mouvement de traduction, d'auto-traduction et de retraduction [2]. Or les diverses éditions de référence ne mentionnent presque jamais ce perpétuel passage entre italien et français, et comportent même des lacunes troublantes [3]. Ungaretti lui-même s'est rarement exprimé à ce sujet. Seule l'étude de ses archives fait apparaître la dimension réellement bilingue de son écriture, où la traduction joue le rôle de moteur latent, mais décisif.

L'histoire de « Gridasti : soffoco » montre de façon exemplaire comment la traduction, surtout quand elle est rendue malaisée par des malentendus avec le traducteur, devient parfois une mise à l'épreuve du texte [4]. Ce poème, dont nous avons retracé la genèse en détail dans un précédent article [5], a suivi un processus de création bilingue dont les diverses étapes – écriture, traduction, réécriture et même retraduction – se sont succédé de façon circulaire. Même si Ungaretti ne l'a jamais avoué explicitement, préférant au contraire effacer toute trace manifeste de bilinguisme, c'est bien l'aller-retour incessant et circulaire entre les deux langues qui l'a conduit à la version définitive.

1. Voir notamment Giuseppe Ungaretti, *Les Cinq Livres*, éd. Giuseppe Ungaretti et Jean Lescure, Paris, Minuit, 1954.

2. Jean-Charles Vegliante, *Ungaretti entre les langues*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 1987, p. 15.

3. Par exemple, Giuseppe Ungaretti, *Vita d'un uomo. Tutte le poesie*, Leone Piccioni (éd.), Milan, Mondadori, 1969.

4. Giuseppe Ungaretti, « Gridasti : soffoco », dans *Vita d'un uomo*, *op. cit.*, p. 263-264.

5. Un premier état de ces recherches a été présenté au Congrès mondial de traductologie, le 11 mars 2017, à l'université Paris Nanterre. Nous y avons exposé une étude génétique complète de ce dossier, avec reproduction et transcription intégrale des documents concernés. Voir Emilio Sciarrino, « Giuseppe Ungaretti et le processus de création circulaire. La genèse de *Gridasti : soffoco* », *Genesis*, nº 46, dir. Olga Anokhina et Emilio Sciarrino, « Entre les langues », 2018, p. 145-158. Nous remercions les Archives et musée de la littérature de Bruxelles de nous avoir donné accès à ces documents, conservés dans le fonds Van Nuffel, et de nous avoir autorisés à les reproduire.

Pour mieux cerner cette dynamique, il convient de revenir brièvement sur les circonstances de l'écriture de « Gridasti : soffoco ». En 1939, Giuseppe Ungaretti réside avec sa famille à São Paulo, au Brésil. Soudain, son fils Antonio, âgé de neuf ans, meurt des suites d'une appendicite [6]. Le dernier cri de l'enfant à l'agonie aurait été « *soffoco* » (« j'étouffe »). C'est ce drame que retranscrit le poème « Gridasti : soffoco », qui était censé ouvrir la première section du recueil *Il Dolore* (1947) mais qui restera finalement inédit. Deux ans plus tard, Ungaretti décide de le publier, d'abord en 1949 dans le journal *Inventario*, puis en 1950 dans *Il Popolo*.

La même année, Robert O. J. Van Nuffel, alors professeur d'italien à l'université de Gand, en Belgique, découvre ce poème et le traduit [7]. Il soumet par lettre le premier jet de sa version française à Ungaretti, qui lui envoie en réponse des corrections et des remarques, selon un dispositif classique de traduction collaborative que l'on retrouve chez de nombreux écrivains plurilingues [8]. Mais ce travail à quatre mains ne répond pas vraiment aux attentes de l'auteur, illustrant parfaitement les difficultés linguistiques et pragmatiques parfois posées par la traduction collaborative. Cependant, à force de perfectionner la traduction en français, Ungaretti est amené à revoir son poème italien, exactement comme lors d'une auto-traduction qui entraînerait des modifications du texte d'origine [9]. Le poète introduit ainsi des variantes significatives, avant de proposer la nouvelle mouture de son texte à un autre traducteur.

En 1951, Ungaretti envoie à Philippe Jaccottet une version ultérieure de « Gridasti : soffoco » pour qu'il la traduise [10]. Mais ce projet reste en suspens et le poème italien remanié est finalement publié en 1952, dans le recueil *Un grido e paesaggi* (*Un cri et des paysages*) [11]. Ensuite, il est retraduit en français par l'auteur en collaboration avec Jean Lescure en 1954 et inclus dans *Les Cinq Livres* [12]. La version de Philippe Jaccottet ne paraîtra qu'en 1970, l'année de la mort d'Ungaretti [13]. Cette multiplication des états du texte en deux langues ainsi que son processus de genèse circulaire posent la question du statut de la traduction pour l'écrivain bilingue. Comment Ungaretti envisage-t-il la traduction de ses propres œuvres, et en quoi cette traduction agit-elle comme un moteur indispensable – mais latent, dissimulé, voire refoulé – de son écriture ?

6. Sur cet épisode, voir Leone Piccioni, *Vita di un poeta : Giuseppe Ungaretti*, Milan, Rizzoli, 1970, p. 146-148. Voir aussi « Cronologia », dans *Vita d'un uomo*, *op. cit.*, p. LX.

7. Van Nuffel était italianiste, professeur d'université et traducteur. Il fut l'introducteur en Belgique de plusieurs poètes italiens de premier plan comme Giuseppe Ungaretti, Eugenio Montale ou Maria Luisa Spaziani.

8. On retrouve le même dispositif chez Amelia Rosselli lors de sa correction de la version française proposée par Jean-Charles Vegliante. Voir Emilio Sciarrino, « Amelia Rosselli et Jean-Charles Vegliante : envol bilingue », dans Patrick Hersant (dir.), *Traduire avec l'auteur. Études et documents*, Paris, Sorbonne Université Presses, 2019.

9. Ces cas sont amplement documentés : après avoir auto-traduit son propre texte, l'auteur bilingue revient à la première version afin de la corriger à la lumière de sa traduction. Voir Emilio Sciarrino, *Le plurilinguisme en littérature*, Paris, Archives contemporaines, 2016, p. 148-162. Ungaretti lui-même suit ce processus d'écriture dans certains des textes qu'il auto-traduit tout en les réécrivant ; c'est par exemple le cas de *Voyage* et *Viaggio*, comme l'a signalé Jean-Charles Vegliante, *Ungaretti entre les langues*, *op. cit.*, p. 4 et 15.

10. Philippe Jaccottet – Giuseppe Ungaretti, *Correspondance 1946-1970*, éd. José-Flore Tappy, Paris, Gallimard, coll. « Les Cahiers de la NRF », 2008, p. 45-46.

11. Giuseppe Ungaretti, *Un grido e paesaggi*, Milan, Schwarz, 1952.

12. Giuseppe Ungaretti, « Tu crias : j'étouffe », dans *Les Cinq Livres*, *op. cit.*, p. 311-313.

13. Giuseppe Ungaretti, « Tu as crié : j'étouffe », dans *Vie d'un homme*, trad. Philippe Jaccottet, Paris, Minuit/Gallimard, [1973] 1981, p. 266-268.

1 Les « limites » de la traduction collaborative

Van Nuffel a lu « Gridasti : soffoco » dans *Il Popolo* daté du 12 janvier 1950 [14]. Nous reproduisons cette version qui lui a servi de point de départ :

1.
Non potevi dormire, non dormivi...
Gridasti : Soffoco...
Nel viso tuo scomparso già nel teschio,
Gli occhi, che erano ancora luminosi
Solo un attimo fa,
Gli occhi si dilatarono... Si persero...
Sempre ero stato timido,
Ribelle, torbido ; ma puro, libero,
Felice rinascevo nel tuo sguardo...
Poi la bocca, la bocca
Che una volta pareva, lungo i giorni,
Lampo di grazia e gioia,
La bocca si contorse in lotta muta...
Un bimbo è morto...

2.
Nove anni, chiuso cerchio,
Nove anni cui né giorni, né minuti
Mai più s'aggiungeranno :
In essi s'alimenta
L'unico fuoco della mia speranza.
Posso cercarti, posso ritrovarti,
Posso andare, continuamente vado
A rivederti crescere
Da un punto all'altro
Dei tuoi nove anni.
Io di continuo posso,
Distintamente posso
Sentirti le mani nelle mie mani :
Le mani tue di pargolo
Che afferrano le mie senza conoscerle ;
Le tue mani che si fanno sensibili,
Sempre più consapevoli
Abbandonandosi nelle mie mani ;
Le tue mani che diventano secche

14. Le dossier conservé aux Archives de Bruxelles contient une coupure de ce numéro de journal.

E – pallidissime ! – nell'ombra, sole...
La settimana scorsa eri fiorente...

3.
Ti vado a casa a prendere il vestito,
Poi nella cassa ti verranno a chiudere
Per sempre. No, per sempre
Sei animo della mia anima, e la liberi.
Ora meglio la liberi
Che il tuo sorriso vivo non sapesse,
Se m'inciti a soffrire.

Provala ancora, accrescile la forza,
Se vuoi – sino a te, caro ! – che m'innalzi
Dove si vive calmi, senza morte.

4.
Sconto, sopravvivendoti, l'orrore
Degli anni che t'usurpo,
E che ai tuoi anni aggiungo,
Demente di rimorso,
Come se, ancora tra di noi mortale,
Tu continuassi a crescere.
Ma cresce solo, vuota,
La mia vecchiaia odiosa.

Come ora, era di notte,
E mi davi la mano.
Dicevo spaventato :
— È troppo azzurro questo cielo australe,
È di stelle troppo gremito...
— Babbo, perché ?
— Figliuolo mio, perché !

6.
(Cielo sordo, che scende senza un soffio,
Sordo che udrò continuamente opprimere
Mani tese a scansarlo...)

Après avoir lu ce texte, Van Nuffel envoie à Ungaretti le premier jet de sa traduction ; Ungaretti lui répond très vite [15].

15. Cette lettre, non datée, a sans doute été écrite vers la fin du mois de janvier 1950.

Caro amico,
Le sono grato di tutto.
Le mando con alcuni ritocchi la poesia.
In italiano sono poesie che hanno un suono gravissimo.
Un abbraccio dal suo
Ungaretti[16]

Cette courte lettre, non datée, envoyée fin janvier 1950, contient une première remarque où se fait entendre une mise en garde : « En italien, ce sont des poèmes qui ont une tonalité très grave. » Ungaretti a joint à ce courrier un document de travail constitué de deux feuillets dactylographiés par Van Nuffel sur lesquels il a ajouté ses propres corrections au stylo à encre turquoise. En voici une transcription en version semi-diplomatique (les interventions d'Ungaretti sont signalées en gras).

TU AS CRIÉ : JE SUFFOQUE.

1.
Tu ne pouvais dormir, tu ne dormais pas…
Tu as crié : je suffoque…
Dans ~~ton visage~~ / **ta figure** / derrière / **en en** / le crâne déjà disparue,
Les yeux qui étaient lumineux encor
L'instant ~~d'auparavant~~, / **qui vient à peine de passer, de s'écouler** /
Les yeux se dilatèrent, ~~Ils /~~ **~~les yeux~~** / se perdirent…
Toujours j'avais été timide,
Rebelle, trouble ; mais pur et libre,
Heureux, je renaissais dans ton regard…
Puis la bouche, la bouche
Qui naguère semblait, au fil des jours,
Éclair de grâce et de joie,
La bouche se tordit en un combat muet…
Un enfant est mort…

2.
Neuf années, ~~cycle,~~ / **et le cercle est** / fermé.
Neuf ans auxquels ni jours, ni minutes
Plus ne s'ajouteront :
En eux s'alimente
L'unique flamme de mon espérance.
Je puis te chercher, je puis te re trouver,
Je puis aller et sans cesse je vais

16. « Cher ami, je vous suis reconnaissant pour tout. Je vous envoie le poème avec quelques retouches. En italien, ce sont des poèmes qui ont une tonalité très grave. Je vous embrasse, Ungaretti. » (Notre traduction.)

Pour te revoir grandir
D'un point à l'autre
Des neuf ans de ta vie.
Moi, sans cesse je puis,
Distinctement je puis
Sentir tes mains dans mes mains :
Tes mains de tout petit
Qui saisissent les miennes sans les connaître ;
Tes mains qui deviennent sensibles,
Et toujours [plus] apprennent
En s'abandonnant dans mes mains ;
Tes mains qui deviennent sèches
Et – très pâles – dans l'ombre, ~~soleil~~. . . / **seules** /
La semaine passée tu étais florissant.
[2e feuillet]

3.
Je vais à la maison pour ~~prendre un vêtement,~~ / **te chercher l'habit des fêtes**, /
Puis dans la caisse ils viendront t'enfermer,
Pour toujours. Non, pour toujours
Tu es le ~~souffle~~ / **vouloir** / de mon âme /et/ tu la libères.
Désormais / Tu la libères mieux ~~à présent~~ **désormais** / **Tu la libères désormais mieux** /
Que ~~vivant ton sourire~~ ne pouvait le faire, / **ton sourire si vivant,** / **vif sourire vif** /
~~Quand~~ / **Puisque ou Car** / tu m'incites à souffrir.
Éprouve-la encore, augmentes-en la force,
Si tu veux – jusqu'à toi, ~~o cher !~~ / **mon enfant cher !** –/ que je m'élève
Où l'on vit calmes, et sans la mort.

4.
J'escompte, en survivant à toi, l'horreur
Des ans que je t'usurpe,
Et que j'ajoute à tes années,
Affolé de remords,
Comme si, encore parmi nous mortel,
Tu continuais à croître.
Mais seule croît, et vide,
Ma vieillesse odieuse.

5.
Comme à présent, c'était la nuit,
Tu me donnais la main.
Je disais effrayé :
— Il est par trop bleu ce ciel austral,
Il est trop parsemé d'étoiles...
— ~~Papa~~ / **Père** /, pourquoi ?
— Oui, mon enfant, pourquoi ?

6.
(Ciel sourd, qui descend sans un souffle,
Sourd que j'entendrai sans cesse ~~malmener~~ / **abîmer** / **meurtrir** / **(malmener peut-être est bien)**
Des mains tendues pour t'éloigner.)

Giuseppe UNGARETTI.

(Ce sont les premières stances du chant ~~*Jour après jour* /~~ ***Au fil des jours*** / du volume *Il Dolore*. Je ne les ai pas recueillies dans le livre avec les autres, parce qu'elles me semblaient contenir des motifs trop intimement miens. C'était encore de l'égoïsme. On ne peut rien réserver, pour soi-même uniquement, de l'expérience humaine, sans présomption.)

En plus de ces premiers documents, Ungaretti envoie une deuxième lettre où il suggère quelques autres modifications. Il ne se prive pas de préciser avec autorité : « C'est un poème d'une grande force pathétique en italien, mais d'une gravité sans aucun artifice : pure simplicité ! Il faudra y travailler [17]. » Non seulement ses amendements révèlent les carences de la traduction, mais ils soulignent aussi les passages les plus ardus de son texte [18]. Ungaretti corrige notamment un véritable contresens : le vers « *Le tue mani che diventano secche / E – pallidissime ! – nell'ombra, sole* » est traduit par Van Nuffel : « Tes mains qui deviennent sèches / Et – très pâles dans l'ombre, soleil... » ; or « *sole* » n'est pas ici le substantif « soleil », mais bien l'adjectif « seules », qui qualifie les mains de l'enfant (la position éloignée de l'adjectif laisse planer un léger doute, mais le sens général du texte rend presque impossible toute autre interprétation).

Après ces premiers échanges, Van Nuffel corrige sa traduction et la publie sans attendre : le 1er février 1950, elle paraît dans *Le Journal des poètes* [19]. S'il a scrupuleusement respecté les corrections d'Ungaretti notées sur la version dactylographiée, il n'a pas inséré celles qui lui ont été suggérées dans la deuxième lettre. De plus, Ungaretti ignore à l'évidence que le poème a été traduit, puisqu'il adresse un courrier de relance à Van Nuffel le 22 février 1950.

17. « *È una poesia di grande forza patetica in italiano ; ma d'una gravità senza nessun lezio : pura semplicità ! Bisognerà lavorarci.* » Pour une transcription intégrale de cette lettre, voir E. Sciarrino, « Giuseppe Ungaretti et la création circulaire », art. cité, p. 150.

18. Ses amendements, systématiques, peuvent être répartis en quatre catégories : explicitations (ajouts de mots absents dans le texte d'origine) ; modifications des adverbes de temps ; adaptations syntaxiques ; important travail sur les nuances des substantifs.

19. *Le Journal des poètes*, Bruxelles, nº 2, 1er février 1950.

> Très cher ami,
>
> Je vous ai envoyé par courrier recommandé depuis Paris votre traduction du poème : *Gridasti : Soffoco…* avec quelques observations. Il est absolument indispensable d'en tenir compte, il est indispensable que je reçoive le texte revu dans sa traduction. C'est le poème auquel je tiens le plus. C'est peut-être mon plus beau texte. Dans l'atrocité de ses termes, j'ai mis tout mon cœur et tout mon espoir. C'est un poème nu, précis, il n'est pas possible de jouer au-delà de la limite que j'ai précisément établie pour chaque mot. La traduction ne doit pas être publiée sans que je l'aie revue encore une fois. Le texte italien est parfait.
>
> Je vous suis reconnaissant de tout ce que vous avez fait pour moi, de votre travail affectueux et extraordinairement efficace dans l'interprétation d'un de mes poèmes les plus difficiles et les plus vrais.
>
> Je vous envoie mes salutations, dans l'espoir de vous revoir bientôt à Rome.
>
> Votre Giuseppe Ungaretti [20]

Craignant sans doute que le projet n'échappe à son contrôle, Ungaretti tient à rappeler son autorité (dans tous les sens du terme). Alors que ses corrections semblaient pourtant laisser une certaine marge de manœuvre à son traducteur, il affirme ici sa position d'arbitre ultime : comme il l'explique sur un ton péremptoire, c'est l'auteur qui établit les « limites » de l'interprétation et de la traduction de chaque mot. Sa conception des rapports auteur-traducteur est strictement hiérarchique : la traduction reste « ancillaire ». Son attachement à la lettre du texte tient sans doute à la dimension autobiographique de ce poème, qu'il présente comme un sommet absolu de son œuvre, un texte « parfait ».

Van Nuffel ne répondra pas à cette lettre quelque peu intimidante. Avait-il vraiment conscience d'avoir froissé Ungaretti, poète déjà très reconnu à cette époque, et fameux pour sa verve polémique ? Craignait-il sa réaction, ou considérait-il au contraire que le dossier était clos ? En l'absence d'autres documents, on pourrait multiplier les hypothèses pour expliquer son silence. À la même époque (février-mars 1950), Van Nuffel était aussi en train de traduire un autre poète italien célèbre, Eugenio Montale [21], et ce travail accaparait peut-être son attention. La correspondance entre Van Nuffel et Montale révèle cependant une situation bien différente : Montale, qui n'est pas

20. « *Carissimo amico, / Le ho mandato per lettera raccomandata da Parigi la sua traduzione della poesia :* Gridasti : Soffoco…, *con alcune osservazioni. È assolutamente indispensabile tenerne conto, è indispensabile ch'io riceva il testo riveduto della Sua traduzione. Si tratta della mia poesia alla quale tengo di più. Forse è la mia più bella. Nell'atrocità dei suoi termini ho posto tutto il mio cuore e la mia speranza. È poesia nuda, precisa : non è possibile giuocare al di là del termine che ho precisamente stabilito per ciascun vocabolo. Non deve essere pubblicata (la traduzione) senza ch'io l'abbia riveduta ancora una volta. Il testo italiano è perfetto. / Le sono grato di quanto ha fatto per me, per il suo lavoro affettuoso e straordinariamente efficace nell'interpretare una poesia tra le più difficili e vere. / Le invio molti saluti, con la speranza di rivederLa presto a Roma. / Il suo Giuseppe Ungaretti / Roma, 22. 2. 1950 / Piazza Remuria, 3.* »

21. Le fonds Van Nuffel conserve un dossier recueillant les échanges avec Eugenio Montale (notamment une lettre de Montale à Van Nuffel datée du 9 mars 1950).

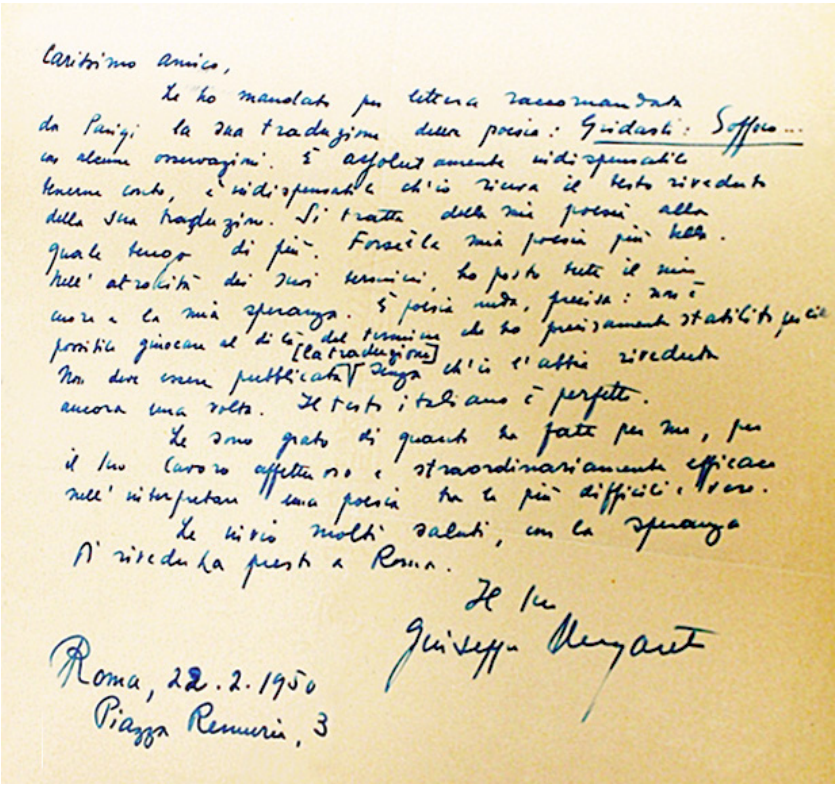


Figure 1: Lettre manuscrite de Giuseppe Ungaretti à Robert Van Nuffel, Rome, le 22 février 1950 – © Archives et Musée de la Littérature, Bruxelles.

réellement bilingue, relit également ses traductions françaises, et se contente de faire quelques rares observations concernant le lexique, sans entreprendre une correction systématique de sa traduction.

Toujours est-il que, deux semaines après l'envoi de la première relance, Ungaretti revient à la charge avec une autre lettre, datée du 7 mars 1950, où il récapitule encore une fois ses corrections :

> Cher ami,
>
> Je vous ai écrit trois ou quatre fois, et je n'ai toujours pas reçu de réponse votre part. Je me fais du souci. Je vous ai immédiatement envoyé depuis Paris une lettre qui vous indiquait quelques erreurs dans votre traduction de « Gridasti : Soffoco… ». [...] Je serais très peiné si elle était imprimée sans que les erreurs soient corrigées. Personne ne comprendrait rien à ce poème. Je vous suis reconnaissant de ce que vous avez fait pour moi. Je

> vous salue avec beaucoup d'affection et j'espère pouvoir bientôt fêter votre présence à Rome [22].

Cette fois, le ton est péremptoire : il faut purement et simplement éliminer les « erreurs » qui rendraient ce poème incompréhensible. Par ailleurs, on remarquera que cette lettre présente encore de nouvelles variantes dans ses propositions. Ungaretti a donc affiné certaines de ses solutions, en effectuant un véritable travail de variation sur les termes français (par exemple : « il n'y a qu'un instant » au lieu de « l'instant d'auparavant » ; « s'égarèrent » au lieu de « se perdirent »). Ces dernières corrections, bien sûr, resteront lettre morte [23].

2 Quand la traduction motive la réécriture

Après avoir longtemps (et vainement) réfléchi à la traduction en français de son « Gridasti : Soffoco », Ungaretti commence à remanier l'original italien, qu'il avait pourtant présenté comme un texte « parfait ». Avant même de le publier en recueil, il le propose dès juillet 1951 à un autre traducteur, cette fois un poète de premier plan : Philippe Jaccottet [24]. Dans la lettre qui accompagne une version dactylographiée de son poème italien, Ungaretti omet de préciser que son texte a déjà fait l'objet d'une traduction en français. Ce fait a du reste échappé à l'éditrice de la correspondance Ungaretti – Jaccottet, qui commente :

> D'en remettre copie à Jaccottet pousse Ungaretti à trouver une meilleure distance avec ce texte et à se le réapproprier. Il en reprend la rédaction, lui apporte des modifications et récrit toute la fin : le poème trouve alors sa forme définitive [25].

Or nous venons de voir qu'en réalité Ungaretti travaillait à ce poème et à sa traduction depuis quelque temps… De plus, si la version envoyée par Ungaretti en 1951 à Jaccottet a certes évolué par rapport à celle de 1950, elle ne coïncide pas avec celle qui a paru en 1952 avec de nouvelles variantes supplémentaires. Quoi qu'il en soit, la ténacité d'Ungaretti montre qu'il tient à faire exister son poème en français, comme si la version italienne – pourtant originelle – n'était que la moitié de son œuvre, que seule sa traduction en français pourrait compléter.

En attendant la traduction de Jaccottet, Giuseppe Ungaretti publie « Gridasti : soffoco » en italien, un an plus tard (1952). Or, les modifications apportées à cette

22. « *Roma, Piazza Remuria, 3 / il 7 / 3 / 1950. / Caro amico, / Le ho scritto tre o quattro volte, e non ho ricevuto ancora nessuna risposta da parte Sua. Sono in pensiero. Subito da Parigi le ho fatto pervenire una mia lettera indicandole alcune sviste nella traduzione di "Gridasti : Soffoco".* [Suit la liste de corrections, déjà indiquées dans la lettre précédente pour la plupart.] *Sarebbe per me un grande dispiacere se venisse stampata senza che le sviste siano state emendate. Nessuno capirebbe nulla alla poesia. Le sono tanto tanto grato di quanto ha fatto per me. La saluto con molto affetto e spero di poterle presto far festa a Roma. / Il suo Giuseppe Ungaretti.* »

23. À notre connaissance, il ne sera plus question de ce texte entre Ungaretti et Van Nuffel. Par ailleurs, la dernière lettre contenue dans le dossier témoigne d'un certain éloignement entre les deux hommes : Ungaretti s'y excuse de ne pas avoir pu trouver le temps de rencontrer Van Nuffel lors de la visite de ce dernier à Rome…

24. Voir la lettre de Giuseppe Ungaretti à Philippe Jaccottet, Rome, juillet 1951, dans P. Jaccottet – G. Ungaretti, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 45-46.

25. *Ibid.*

version (enfin définitive [26]) sont influencées par l'expérience de la première traduction française et motivées par la perspective de nouvelles traductions à venir. En effet, certaines variantes concernent précisément les aspects qui avaient posé le plus de difficultés lors de la traduction, comme si le poète voulait augmenter la « traduisibilité » de son texte. On se souvient que Van Nuffel avait traduit « *sole* » par « soleil » au lieu de « seules » ; dans la nouvelle version italienne, l'adjectif « *sole* » est antéposé et répété deux fois, pour éviter toute ambiguïté :

Le tue mani che diventano secche
E, sole – pallidissime –
Sole nell'ombra sostano...

Tes mains qui deviennent sèches
Et, seules – très pâles –
Seules dans l'ombre se figent [27]...

D'autres variantes rapprochent le texte italien de sa version française, notamment en modifiant l'ordre des mots – qui est généralement plus flexible en italien qu'en français – ou bien en adoptant certains changements syntaxiques qui avaient émergé lors de la traduction. Par exemple, le vers « *Dove si vive calmi, senza morte* » avait été traduit très littéralement par Van Nuffel : « Où l'on vit calmes, sans mort. » Ungaretti a proposé ensuite de transformer le verbe « on vit » en substantif : « Où calme est la vie, sans la mort. » Or, dans la version définitive, le poète écrit en italien « *Dove il vivere è calma, è senza morte* », qui semble reprendre le substantif proposé en français tout en restant très idiomatique en italien (grâce à cette faculté qu'a l'italien de substantiver un infinitif en le faisant précéder d'un article).

Par ailleurs, la fin du poème, qui présentait un bref dialogue entre le père et le fils, a subi des modifications substantielles. La première version en italien donnait :

Dicevo spaventato :
— È troppo azzurro questo cielo australe,
È di stelle troppo gremito...
— Babbo, perché ?
— Figliuolo mio, perché !

26. L'apparat critique de *Vita d'un uomo* attribue ces variantes à l'édition de 1954, mais en réalité celles-ci sont présentes dès le volume *Un grido e paesaggi* paru chez Schwarz en 1952, dans le troisième volume de la collection de poésie « Campionario » dirigée par Giacinto Spagnoletti, avec une étude de Piero Bigongiari et cinq dessins de Giorgio Morandi, p. 25-27. De plus, il est intéressant de remarquer que, à la différence de l'édition de 1952, celle de 1954 est dédiée à Jean Paulhan. Le volume *Un grido e paesaggi* de 1952 a été imprimé à 340 exemplaires, plus dix exemplaires hors commerce. La bibliothèque Jacques Doucet à Paris en conserve un, numéroté 333, signé par Giuseppe Ungaretti et portant une dédicace en français, manuscrite rédigée au stylo vert et adressée à Francis Ponge : « Très cher Ponge, je vais très prochainement dire dans *Paragone* toute l'admiration que m'inspire votre poésie. Bonne année, votre ami Giuseppe Ungaretti, Roma, il 23. 12. 1952. » Ces multiples envois et dédicaces amicales montrent encore une fois l'importance du public français aux yeux d'Ungaretti.

27. Notre traduction de cet extrait et des suivants.

Je disais effrayé :
— Ce ciel austral est trop azur
Il est trop peuplé d'étoiles...
— Papa, pourquoi ?
— Oui, mon petit enfant, pourquoi ?

Dans les phases ultérieures, tout ce passage a été modifié par la suppression des mots « *babbo* » et « *figliuolo* ». Ce changement significatif est sans doute lié à la difficulté de traduire ces deux termes, qui avaient suscité des corrections de la part d'Ungaretti dès la première traduction de Van Nuffel [28]. La version envoyée à Philippe Jaccottet (1951) contient ainsi un dialogue où ces deux mots ont tout simplement disparu :

Dicevo spaventato :
— È questo cielo australe
Troppo gremito d'astri...
— Perché ?...
— Perché[29] *?...*

Je disais effrayé :
— Ce ciel austral est
Trop peuplé d'astres...
— Pourquoi ?...
— Pourquoi ?...

Dans la version définitive (1952), c'est le dialogue lui-même qui est effacé au profit d'un monologue intérieur. Outre les raisons linguistiques, on pourrait également interpréter cette progressive disparition du personnage de l'enfant comme la représentation symbolique d'un travail de deuil.

Spaventato tra me e me m'ascoltavo :
È troppo azzurro questo cielo australe,
Troppi astri lo gremiscono,
Troppi e, per noi, non uno familiare.

Effrayé je m'écoutais en mon for intérieur :
Ce ciel austral est trop azur,
Trop d'astres le peuplent,
Trop, et pour nous, pas un familier.

28. En effet, « *babbo* » et « *figliuolo* » sont typiques de la langue toscane et coexistent avec les termes de l'italien standard « *papà* » et « *figlio* » ; ils soulèvent le problème, récurrent dans la traduction de textes littéraires italiens, de la transposition de mots dialectaux ou régionaux. Voir à ce sujet Lucrezia Chinellato, Emilio Sciarrino et Jean-Charles Vegliante (dir.), *La Traduction de textes plurilingues italiens*, Paris, Archives contemporaines, 2015.

29. P. Jaccottet – G. Ungaretti, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 45-46.

Bien qu'il ait déjà envoyé son texte à Philippe Jaccottet en juillet 1951, Ungaretti se résout alors à traduire le poème avec Jean Lescure. En 1954 paraît un recueil en français intitulé *Les Cinq Livres*, qui contient à la fois des poèmes traduits de l'italien et des poèmes rédigés directement en français [30]. La mention « texte établi en français par l'auteur et Jean Lescure » entretient une certaine ambiguïté quant à la langue d'origine de ces textes, mais aussi quant au rôle exact d'Ungaretti et de Lescure, tout en évitant le terme de « traduction », qui décidément ne semble pas avoir la faveur du poète… Quant à la traduction de Philippe Jaccottet, au demeurant fort différente, elle sera publiée en 1970 seulement [31].

⋆

De sa première tentative de traduction en français jusqu'à son état définitif, la genèse de « Gridasti : soffoco » est représentative d'un processus d'écriture bilingue *circulaire*, où la traduction conduit l'auteur à revenir sur son texte d'origine pour en produire une nouvelle version qui sera à nouveau traduite, et ainsi de suite, jusqu'à atteindre un état d'équilibre définitif. Ce processus d'écriture, assez fréquent en cas d'autotraduction, se déroule ici à partir de la traduction collaborative. On constate ainsi que le poète incorpore aux nouveaux états du texte originel certaines variantes qui dérivent de la traduction proposée par le traducteur, afin de tendre vers une meilleure « traduisibilité » de son propre texte.

Cette dynamique d'écriture ne semble pas être consciemment assumée par Ungaretti. Au contraire, les documents que nous avons pu étudier expriment une vision hiérarchique de la traduction comme prolongement ancillaire du texte d'origine ; ils témoignent d'une forte réticence du poète à accepter que la traduction puisse modifier son texte d'origine. Pourtant, Ungaretti a fait exactement le contraire de ce qu'il déclarait à Van Nuffel : alors qu'il présentait son texte comme « parfait », sommant le traducteur d'en respecter scrupuleusement la lettre, lui-même a fini par modifier en profondeur sa première version italienne. La dimension traumatique et très personnelle de ce poème peut sans doute justifier certaines de ces contradictions, mais nous faisons l'hypothèse que ce même type de genèse circulaire a pu concerner d'autres textes d'Ungaretti. L'importance de la traduction chez cet auteur confirme du reste que son écriture s'enracine dans un bilinguisme profond. Ainsi, même une traduction apparemment insatisfaisante peut en réalité jouer un rôle crucial, et constituer une étape essentielle dans le cheminement de l'écriture vers la version définitive.

30. Giuseppe Ungaretti, « Tu crias : j'étouffe », dans *Les Cinq Livres*, *op. cit.*, p. 311-313.

31. Giuseppe Ungaretti, « Tu as crié : j'étouffe », dans *Vie d'un homme*, *op. cit.*, p. 266-268. Hormis les lettres de 1951, nous n'avons pas connaissance d'une collaboration d'Ungaretti avec Jaccottet concernant en particulier cette traduction.

Bibliographie

Chinellato, Lucrezia, Sciarrino, Emilio, et Vegliante, Jean-Charles (dir.), *La Traduction de textes plurilingues italiens*, Paris, Archives contemporaines, 2015.

Jaccottet, Philippe, et Ungaretti, Giuseppe, *Correspondance 1946-1970*, éd. José-Flore Tappy, Paris, Gallimard, coll. « Les Cahiers de la NRF », 2008.

Piccioni, Leone, *Vita di un poeta : Giuseppe Ungaretti*, Milan, Rizzoli, 1970.

Sciarrino, Emilio, « Amelia Rosselli et Jean-Charles Vegliante : envol bilingue », dans Patrick Hersant (dir.), *Traduire avec l'auteur. Études et documents*, Paris, Sorbonne Université Presses, 2019.

Sciarrino, Emilio, « Giuseppe Ungaretti et la création circulaire. La genèse de *Gridasti soffoco* », *Genesis*, nº 46, dir. Olga Anokhina et Emilio Sciarrino, « Entre les langues », 2018, p. 145-158.

Sciarrino, Emilio, *Le Plurilinguisme en littérature*, Paris, Archives contemporaines, 2016.

Ungaretti, Giuseppe, *Les Cinq Livres*, éd. Giuseppe Ungaretti et Jean Lescure, Paris, Minuit, 1954.

Ungaretti, Giuseppe, *Un grido e paesaggi*, Milan, Schwarz, 1952.

Ungaretti, Giuseppe, *Vie d'un homme*, trad. Philippe Jaccottet, Paris, Minuit/Gallimard, 1973.

Ungaretti, Giuseppe, *Vita d'un uomo. Tutte le poesie*, éd. Leone Piccioni, Milan, Mondadori, 1969.

Vegliante, Jean-Charles, *Ungaretti entre les langues*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 1987.